***“Des femmes qui écrivent l’histoire (1789-1914)”, Marie Davidoux, Lucie Nizard, Mathieu Roger-Lacan, Cerilac, Université Paris Cité [29th June 2023]***

**‘La guerre, mesdames :**

**Juliette Adam et Hermione Quinet, témoins du Siège de Paris[[1]](#footnote-1)’**

« C’[est] aux femmes qu’il appart[ient] d’écrire l’histoire du siège de Paris, parce qu’elles l’ont héroïquement et patriotiquement souffert », affirme un rédacteur du *Siècle* au début du printemps 1873. Deux ans après la défaite de l’armée française face à la Prusse, il paraît entendu que l’histoire de cette dernière guerre obéit aux lois du genre : aux hommes, la hauteur de vue et le commentaire des stratégies politiques et militaires ; aux femmes, la chronique émouvante des souffrances de l’arrière-champ de bataille, et plus particulièrement de l’hiver parisien 1870-1871, de ces jours où la ville, encerclée par l’ennemi, organisa de l’intérieur sa résistance. « La plume d’une femme, inhabile, peut-être, à dépeindre une bataille, convient merveilleusement au récit d’un siège », observe par ailleurs un chroniqueur de *La République française*, « car le siège, c’est la guerre au foyer, c’est la guerre à la *matrie*, comme diraient les Grecs ». Au lendemain de la débâcle, les héros guerriers ayant sombré avec l’épopée dans la boue de Sedan, l’héroïsme dont ont besoin certaines histoires ne peut être relevé que par les femmes, semble-t-il.

Singulièrement, Juliette Lamber et Hermione Asachi publient toutes deux en 1873 la relation de leur vie durant cet épisode capital de la guerre franco-prussienne : *Le Siège de Paris, journal d’une Parisienne* et *Paris, journal du Siège* rencontrent un rapide succès auprès de leurs contemporains, sans doute soutenu par les noms que portent à la ville leurs autrices. La signature de Juliette Lamber, – comprenez « Mme Edmond Adam », – et d’Hermione Asachi, – lisez « Mme Edgar Quinet », – épouses de républicains de premier plan, promet en effet aux lecteurs d’observer de près les coulisses de l’histoire, et, par le foyer domestique, de voir autrement les enchaînements de la guerre et la naissance concomitante de la IIIe République. Fondée sur la lecture de ces deux chroniques et sur l’analyse de leur réception, cette communication se propose dès lors d’étudier la relation entre guerre et genre afin d’éclairer ce que des femmes qui écrivent l’histoire d’un conflit signifie dans l’imaginaire et dans l’esprit du dernier quart du xixe siècle.

Dans la lignée des travaux récents d’Éléonore Reverzy sur les témoignages de siège, cette communication, souhaitant approcher une définition d’un genre testimonial au féminin, examinera tout à la fois l’ambition et le style de ces récits remémorant une histoire alors à peine passée. Loués pour leurs accents simples et vrais, ces deux livres, dans les mots de leurs autrices et de leurs lecteurs, dessinent une vision de l’écriture historique féminine faite d’impressions, de charmes et de romanesque, en cela parfaitement opposée à la sévère et mâle histoire érudite. Le mépris moqueur que suscitent chez certains, – Barbey d’Aurevilly compris, – ces « productions conjugales » interroge du reste sur la posture auctoriale de ces deux témoins : sont-ce là des témoignages d’histoire ou des témoignages d’amour ? Une histoire d’amour et de guerre, sourit-on, qui prouve en tout cas que les républicains sont assurément fort paisibles en ménage.

1. Cette communication s’inscrit dans le cadre d’une recherche postdoctorale soutenue par l’Union européenne et distinguée par une bourse Marie Skłodowska-Curie. Supervisé par Nicholas White (Université de Cambridge), le projet « Familles en guerre » a pour ambition de réfléchir à la représentation familiale de l’expérience du conflit franco-prussien, et de penser, dans cette perspective, la reconfiguration du roman de la famille entre 1870 et 1914. [↑](#footnote-ref-1)